

MUSIQUE DE CHAMBRE



I

*Mr Nouveaument.* — Moi, mademoiselle Louise, j'adore la musique et suis arrivé, grâce à ce goût, à être un assez bon amateur. Je joue de 8 instruments.

*Mlle Louise.* — Vraiment, monsieur. Cela me ferait grand plaisir de vous entendre un de ces soirs.

*Mr Nouveaument.* — Ce désir est un ordre, mademoiselle. Si demain soir vous convient, je viendrai vous donner un petit concert.

*Mlle Louise.* — C'est entendu.

II

*La servante.* — Mademoiselle, Mr Nouveaument vient d'arriver avec quatre hommes qui portent des boîtes.

*Mlle Louise.* — Ah, faites-le entrer au salon et dites-lui que je vais descendre de suite.

III

*Mr Nouveaument.* — Tous mes respects, mademoiselle Louise. Je me suis permis, comme vous m'y avez autorisé, de venir vous encombrer avec mon petit orchestre. Je commencerai par l'instrument que vous désirerez !

en leur y distribuant ses *oremus* ! — que les Prussmiches en étaient tout étourdis, et que vous ne vous faites pas une idée de ça !

A la fin des fins, il leur y envoie son fusil à la volée, dans le tas ? il se met sur les mains, et il te commence à leur y tricoter les mandibules à coups de talons, qu'il n'y avait pas à faire de réclamations. Moi de même, vous pensez ! — pas dit qu'un terrien fera la barbe à un mathurin ! — Et aie donc par le travers aux cabochez, un vrai tréfalgar de bénédictions !

Ça ne fut pas long ! et que voilà toute ma vermine de Bavarois de Prussiens de quat'sous qui se tire des pattes comme une volée de corbeaux ; tant et si bien, qu'il ne resta bientôt sur le trottoir que leur espèce d'officier, qu'était planté là, aburi, avec ses carreaux de vitres dans les yeux.

— Quoi qui veut, ce coco là ? que me dit le zouave, — en se reculant, rapport à ses boutons qu'avaient sombré dans le tréfalgar, — attends voir un peu si je te vas y éteindre les lampions pour y apprendre à respecter le soldat français.

Pour lorrss, qu'il s'approche de l'officier qu'était toujours plongé dans un abrutissement d'estupéfaction.

— Té ! qu'il lui dit, — que t'es un vilain moineau, et que t'as une tête qui me déplaît.

— Croâ, croâ ? — que répond le Prussien, — vusiller, croâ, croâ ?

— Croâ, croâ ?... que si tu ne finis pas de te ficher du monde, à jaboter comme un vieille carcasse de choucas, c'est moi que je te vas nettoyer tes carreaux de vitres.

— Croâ, croâ ! que continue l'autre, avec une tête à gillles, positivement, faut pas mentir.

Pas manque : v'li, v'lan ! côté sur côté, une paire de claques, mes amis, que l'officier décaple du coup et s'en va se débarbouiller dans le ruisseau.

Seulement, il ne s'agissait point de moisir là, rapport à un bataillon de casques à pointes qui dévalait sur nous au pas de charge, la baïonnette au bout du canon.

— Suis-moi, — que me dit le zouave, — et a pas peur, marin.

On prend notre course, lui en tête, on s'affale dans un petit café qu'avait une issue sur une autre rue, on se défile bon vent arrière que j't'attends ! et ni vu ni connu je t'embrouille !

Comme Mathurin se taisait :

— C'est tout ? lui demandai je surpris.

— C'est tout.

— Mais... le duel ?... je ne vois pas jusqu'ici...

— Eh ben ! est-ce qu'on ne savait pas battus tous deux contre les ennemis de la patrie, comme disait le zouave, au plus fort la pouche, à qui qu'en ferait le plus !... Dam, et puis le soir, vous présumez facilement qu'on s'administra une cuite, et une fameuse, rapport à l'honneur du pavillon français, — et que ça fut la marine qui enfonça les terriens ! Qu'est-ce que vous voulez de plus ?

Mathurin soupira formidablement.

— Ah ! c'était le bon temps, ça !... A vot' santé, monsieur.

— A votre santé, père Mathurin !

MAXIME AUDOUIN.

POPULAIRE

*Pitenchard.* — Votre petit Paul est un bien gentil garçon et paraît être bien aimé de ses amis.

*Coquecigrue.* — Je vous crois bien, et qu'il en a des amis !

*Pitenchard.* — Cela ne m'étonne pas ; il paraît très populaire.

*Coquecigrue.* — Populaire ! Tenez, l'autre jour il me demande si je voulais le laisser donner une pomme à chacun de ses petits amis. Eh bien, quand je suis descendu, le quart était vide.

ROSSINI ET LE PIANISTE

Rossini recevait un jour chez lui un pianiste des plus échevelés,

Le maestro fut d'une politesse exquise ; mais tout en conversant avec le visiteur, il sut se placer adroitement et de façon à l'empêcher de s'approcher du piano.

Le pianiste, qui s'aperçut de la ruse, prit l'instrument d'assaut.

— Voulez-vous, maestro, que je vous joue une de mes dernières compositions ?

Rossini de s'en défendre ; mais le virtuose insiste, s'installe, et le voilà qui fait courir ses doigts sur le clavier avec une ardeur fiévreuse, avec délire, avec fureur.

Après une demi-heure d'ouragan, il se lève pâle et inondé de sueur.

— Eh bien ! maestro, comment trouvez-vous cela ? dit-il en secouant sa crinière.

— Je trouve, répondit Rossini avec sa railleuse bonhomie, je trouve cela étonnant. Vous êtes plus fort que Dieu : Dieu a fait le monde, et vous, vous venez de faire le chaos.

LE CHIEN HUGUENOT.

Il existait dans la Guyenne un paysan fort spirituel et très constant dans la religion. Il perdit un chien auquel il tenait fort, à cause des nombreux services que lui avait rendus ce précieux animal. Cette perte l'affligea beaucoup ; il ne voulut point y ajouter la douleur de voir son chien dévoré par quelque carnassier : il le couvrit de terre. Pendant que le paysan procédait à l'inhumation du fidèle animal, il fut plaisamment raillé par un ministre protestant qui vint à passer : — Quoi ! dit celui-ci, tournant en dérision les prières qui accompagnent l'ensevelissement chez les catholiques, vous ne chantez pas un *Libera* ou quelque *De profundis* en l'honneur de votre chien ? — Hélas ! non, répondit le paysan, et la raison est bien simple, c'est que la pauvre bête était protestante. Le protestant jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

PREMIER BAL

*Débutante.* — Ah, mon Dieu, mes joues sont tout en feu.

*L'amie.* — C'est donc cela que ça empoisonne la peinture brûlée !

ÇA SUFFIRA

*Le tailleur (à la maman qui commandait un vêtement complet pour son petit garçon).* — Madame, désirez-vous que les épaules soient remboursées ?

*Le petit Louis (interrompant vivement).* — Maman ! dis lui que ça suffira de rembourrer le fond du pantalon.

VIEUX COMME LE MONDE



*Lui.* — Ah, que je ressens bien l'affreux malheur d'être pauvre quand je la vois s'acheminer vers moi. Oh, honte ! Malédiction ! Terre, engloutis-moi !